

Pour le philosophe Alain Badiou, l'amour est une passion universelle qui procure une expérience authentique de l'altérité.

En amour, explique Alain Badiou, le philosophe ne se distingue en rien de n'importe qui d'autre : « *Une femme rayonnante entre dans le salon et le voici foudroyé, qui voit toute sa sagesse stoïcienne et sa méfiance argumentée à l'égard des passions tomber en poussière.* »

Depuis l'Antiquité, nombreux sont les philosophes qui ont tenté de percer les mystères de la passion amoureuse. Alain Badiou est surtout connu pour ses essais sur l'ontologie de l'être et pour son engagement d'extrême gauche et son combat contre le libéralisme. Pourtant, en 2009, il livre lui aussi, un surprenant petit ouvrage, *Éloge de l'amour* (1), dans lequel il expose sa propre conception de la passion amoureuse. En ce qui concerne l'amour, se rattachant à la tradition platonicienne, A. Badiou le dépeint comme « *l'expérience personnelle de l'universalité* », il nous transcende dans le monde des idées et du beau.

Au-delà de l'extase de la rencontre, à rebours aussi d'une conception hédoniste qui fait de l'amour un contrat, ou d'une conception sceptique qui le décrit comme une illusion, A. Badiou voit l'amour comme une construction qui se conçoit dans la durée et triomphe des obstacles de la vie à deux.

Vous dites qu'il faut « réinventer l'amour ». En quoi est-il menacé ?

Ce qui menace l'amour, dans les sociétés actuelles dominées par l'individualisme, est l'omniprésence de la notion d'intérêt, présenté comme le moteur la vie collective. Il est une conviction largement répandue que chacun ne suit que son intérêt propre, y compris dans sa recherche de l'amour.

Sur les sites de rencontre par exemple, on essaie de trouver la personne qui vous correspond le mieux, d'organiser des rencontres avec celle qui aura les mêmes affinités... Cette commercialisation relève d'une conception sécuritaire de l'amour et va à l'encontre de ce qu'il est vraiment : un sentiment désintéressé qui induit un certain nombre de risques, qui n'apporte nulle garantie, et qui suscite le désir en bousculant ou contrevenant à nos propres intérêts.

Contre la sécurité et le confort, il faut réinventer le risque de l'aventure amoureuse. En fait, deux courants philosophiques ont toujours discrédité l'amour.

D'une part, l'hédonisme généralisé qui privilégie la recherche du plaisir et de la satisfaction immédiate. D'autre part, toute une tradition pessimiste de moralisme critique, qui voit les élans passionnels comme une illusion, une tromperie, un oripeau du désir, porteur de souffrance et d'aliénation.

Quelle est votre propre conception de l'amour ? Et quel rôle le désir sexuel joue-t-il ?

L'amour commence par une rencontre, dans laquelle il existe une part de hasard et d'ignorance. Cette personne vous plaît pour diverses raisons, vous la remarquez dans la foule, et elle aussi peut-être semble attirée par vous. Tout un jeu amoureux très subtil s'installe. C'est cette part de hasard qui fait que l'amour a toujours lutté contre les mariages arrangés (un vieux sujet du théâtre classique)...

Le deuxième temps est celui de la déclaration d'amour, qui scelle l'événement de la rencontre, mais qui vous fait basculer dans le risque de dépendre de l'autre. C'est pourquoi les moralistes sceptiques se méfient de l'amour.

Si cette déclaration est acceptée, on peut alors dire que l'amour est engagé. À ce moment, le désir sexuel joue un rôle significatif. Son accomplissement est la preuve, par la jouissance des corps, du don de l'autre. La cérémonie des corps devient alors le gage matériel d'une promesse et d'une réciprocité, et non plus le simple habillage du désir sexuel.

L'amour est au fondement de l'apprentissage de l'altérité, dites-vous dans votre Éloge de l'amour... Pouvez-vous expliquer cela ?

Pour Platon, l'amour est une condition de la philosophie. « *Qui ne commence pas par l'amour ne saura jamais ce qu'est la philosophie* », déclare Socrate dans *La République*.

Justement parce que l'amour est cette expérience risquée de l'acceptation de l'autre. Celui qui accepte la violence et la dépendance de l'amour, écrit Platon, donne une preuve de courage. Je soutiens comme lui que le courage et la ténacité sont des vertus amoureuses. La tendance actuelle est de laisser tomber à la première difficulté, la première scène au sujet du choix des vacances ou autre...

L'amour apporte un élargissement considérable de sa propre vision du monde. L'intérêt pour l'autre n'est pas forcément sacrificiel. Certes les risques de souffrance, de violence, y sont contenus. Il n'est que de citer les meurtres passionnels, ou cette passion terrible qu'est la jalousie.

Mais si l'on triomphe de tout cela, étape par étape, la construction de la vie à deux constitue un apprentissage fondamental et un élargissement considérable de l'horizon de la vie humaine. Lorsque Jean-Paul Sartre étudiait le modèle de la conscience « pour autrui », il se référait en fait à l'amour. Plaire à l'autre, dépendre de lui, trouver du plaisir et construire quelque chose avec son partenaire, tous ces éléments fondent l'expérience primordiale et unique de l'apprentissage de l'altérité. Je dis parfois – en plaisantant – que c'est un communisme minimal !

L'amour nous enseigne la capacité de trouver la vérité de la vie dans la différence et non simplement dans l'identité. C'est l'une de ses vertus cruciales, car nous voyons bien aujourd'hui que, si l'on bâtit uniquement sa pensée sur la notion d'identité, on peut être conduit à une vision agressive et étriquée de l'existence. Si l'on accepte que l'identité s'enrichisse de la figure de l'autre (ce qui est le cas avec l'amour), alors nous avons là une expérience de l'altérité.

En conséquence, l'amour impose de vivre une aventure plutôt qu'une routine. C'est pourquoi il a toujours été considéré par les conservateurs comme une passion suspecte. L'aventure amoureuse des jeunes comme rébellion contre l'ordre des pères est un sujet récurrent de la littérature.

Pour vous, l'amour est une construction qui se fait sur la durée et qui suppose donc la fidélité. Peut-on tenir cet engagement à l'heure où la vie s'est considérablement allongée ?

Les personnes qui parviennent à maintenir réellement – et non simplement dans une routine un peu sclérosée – la variété et l'intensité du sentiment amoureux sont des héros ! Je vois moins les héros de l'amour dans les grandes figures romantiques sacrificielles – telles Tristan et Yseult, par exemple – que dans un couple âgé de 90 ans qui donne le sentiment que l'amour est vivant, la tendresse une qualité essentielle, et les projets construits ensemble une source de

plaisir et de bonheur. Il faudrait les décorer, car tout le monde sait bien que ce n'est pas si facile de réussir sur la durée sa vie amoureuse !

Pourquoi les histoires d'amour passionnent-elles autant ?

L'amour existe partout, quelles que soient les sociétés. C'est d'abord un sentiment biologiquement utile. Mais je crois qu'il existe dans l'humanité en général une profonde attraction pour l'autre.

Dans la gamme des sentiments positifs, l'amour, cette aventure qui mélange les plus grands bonheurs et les plus grandes craintes, fascine les humains. Il est la plus universelle des données dans les relations humaines. C'est pourquoi il existe tant de poèmes, de romans, d'histoires d'amour, dans toutes les langues et toutes les civilisations...

Revue Sciences Humaines, Mensuel N° 174 - Août 2006, extraits du dossier « Qu'est-ce que l'amour ? »

L'amour se réduit-il au désir ?

On n'aime pas sa maman comme on aime son chat, ses amis, son amant ou son hobby préféré. La question est donc de savoir si les différentes formes de l'amour - maternel, romantique, fraternel, amical, etc. - sont des expressions différentes d'une même émotion fondamentale ou si chacune traduit un sentiment spécifique.

Les philosophes grecs avaient pris soin de distinguer cinq ou six sentiments différents : Eros, divinité de l'amour, possédait un versant physique et vulgaire (Aphrodite) et un versant céleste (l'amour « platonique »). Aux côtés d'Eros proprement dit, il y avait aussi la philia (l'amitié), la storge (l'affection), l'agapè (l'amour de son prochain), la philantrôpia (l'amour de l'humanité en général). A chaque type de sentiment correspondait un engagement plus ou moins profond : la philia peut conduire au sacrifice de soi, l'agapè suscite la charité, la philantrôpia ne peut conduire qu'à la compassion.

La psychologie contemporaine a repris le problème à sa manière. Pour Sigmund Freud, on le sait, les formes de l'amour relèvent d'une même pulsion - la libido. Elle peut s'investir sur des objets différents (un parent, l'amant, un objet fétiche, le psychanalyste...), connaît des stades d'évolution distincts (oral, anal, génital), peut être refoulée, idéalisée, détournée, etc., mais, au fond, c'est toujours la même pulsion qui agit.

L'éthologie s'est opposée à la psychanalyse sur ce point. Pour elle, l'attachement qui lie l'enfant à sa mère forme un sentiment spécifique, distinct de la libido. Dès 1891, l'ethnologue finlandais Edward Westermarck soutenait que la cohabitation prolongée entre membres d'une même famille neutralisait le désir et conduisait à une inappétence sexuelle entre parents. L'attachement serait donc un inhibiteur du désir, qui détourne naturellement de l'inceste.

Helen Fisher propose de distinguer trois types principaux d'amour : le désir sexuel, l'attachement et l'amour proprement dit. Elle fonde son analyse sur deux types d'études. Le premier relève d'une grande enquête interculturelle sur le sentiment amoureux. Indépendamment de l'âge, de la préférence sexuelle (homo ou hétéro), de la religion, etc., plus 75 % des personnes déclarent que « savoir que leur amant(e) est amoureux(se) de moi compte plus à mes yeux que de faire l'amour avec lui (elle) » (1). En d'autres termes, il compte plus de vivre avec quelqu'un, et surtout de se sentir aimé de lui, que de coucher avec. D'autre part, pour

vérifier que cette déclaration n'est pas qu'une simple illusion, une équipe de chercheurs a mené une étude sur les manifestations cérébrales de l'amour et du désir sexuel. De jeunes gens ont ainsi été invités à regarder quelques minutes la photo de leur amoureux, pendant que leur cerveau était passé au scanner. Les résultats de l'imagerie cérébrale ont confirmé que l'amour et le sexe sollicitent des zones cérébrales en partie différentes (2).

Edgar Morin pense, lui, que l'amour n'est ni réductible à la libido, ni à un sentiment sui generis (3). Il le voit plutôt comme un « complexe » d'émotions, une alchimie de pulsions imbriquées. Comparable à un élixir, l'amour forme une mixture nouvelle, avec sa propre saveur, irréductible à celle de ses ingrédients.

NOTES

(1) H. Fisher, *Pourquoi nous aimons ?*, Robert Laffont, 2006.

(2) A. Aron et al., « Reward, motivation, and emotion systems associated with early-stage intense romantic love », *Journal of Neurophysiology*, vol. XCIV, n° 1, juillet 2005.

(3) E. Morin, *Amour, poésie, sagesse*, Seuil, 1999.

Comment tombe-t-on amoureux ?

Le coup de foudre est la forme la plus romantique de la rencontre. Écoutons Phèdre (dans le Phèdre de Racine, 1677) parlant de son émotion lorsqu'elle vit son gendre Hippolyte pour la première fois :

« Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;

Je sentis tout mon corps, et transir et brûler. »

Si l'on en croit le sociologue Francisco Alberoni, le coup de foudre serait de tous temps et de tous lieux. Partout, il provoquerait les mêmes réactions, comparables à celles d'une révélation (1). Les études sociologiques montrent qu'il y a tout de même une reconstruction dans ce récit canonique (2).

Le mythe de l'amour passion invite chacun à reconstruire une histoire sous la forme d'un moment unique et inoubliable, en omettant souvent le contexte, les préalables, les tâtonnements ultérieurs qui auraient pu faire ou non basculer l'histoire dans un autre sens. Les amoureux aiment à focaliser leur rencontre sur un moment originel, fortement idéalisé.

A ce modèle s'opposent des récits plus progressifs d'entrée en relation. Une fréquentation qui devient amitié, glissant ensuite vers la vie en couple, avant qu'enfin l'amour s'installe progressivement (3). Concernant les scénarios de formation des couples, les choses ont beaucoup changé depuis trente ans. L'écrivain américain Tom Wolfe a décrit avec humour le déroulement actuel des rencontres (4). Autrefois, dit-il, les choses se passaient ainsi : d'abord on faisait connaissance, puis on s'embrassait, venait ensuite le baiser « profond », les attouchements et caresses et, enfin, si tout allait bien jusqu'alors, on faisait l'amour. C'était hier. Aujourd'hui, ajoute l'écrivain, on se rencontre, on couche ensemble et, si l'on se plaît vraiment, alors on fait connaissance, on échange les numéros de téléphone, etc. Au-delà de la caricature,

il existe tout de même une réalité tangible : la multiplication des partenaires sexuels et des aventures brèves représente une transformation importante dans les relations amoureuses depuis une trentaine d'années.

A l'inverse de ce modèle de la rencontre éclair, un nouveau type de relations apparaît avec les rencontres amoureuses sur Internet. Le sociologue Pascal Lardellier a mené une enquête très intéressante à ce propos (5). Les rencontres sur Internet se multipliant, un nombre croissant de personnes apprennent désormais à se connaître, se parlent, dévoilent leur personnalité, leurs goûts, une partie de leur intimité avant de se découvrir physiquement. Le sociologue parle d'une véritable « révolution copernicienne » dans les relations.

NOTES

(1) F. Alberoni, *Le Choc amoureux*, 1979, rééd. Pocket, 1999.

(2) Voir M.-N. Schurmans, « Le coup de foudre amoureux. Un phénomène social ? », *Sciences Humaines*, n° 86, août 1998

(3) Voir J.-C. Kaufmann, *Sociologie du couple*, Puf, coll. « Que sais-je ? », 2003, et Premier matin. Comment naît une histoire d'amour, Armand Colin, 2002.

(4) T. Wolfe, *Hooking up*, Picador, 2001.

(5) P. Lardellier, *Le Coeur Net. Célibat et @mour sur le Web*, Belin, 2004.

Sommes-nous égaux devant l'amour ?

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » La passion amoureuse aime à se présenter comme une rencontre magique et miraculeuse entre deux êtres. Un sortilège inexplicable qui échapperait aux lois psychologiques ou sociologiques.

Mais la réalité est moins romantique : il existe bien des « lois d'attraction » qui suscitent la séduction. Soyons honnête : pour être aimé, il vaut mieux être jeune, beau, intelligent et en bonne santé. C'est ce que révèlent d'abord les enquêtes sur l'attirance envers un partenaire. Quels que soient le pays, la religion, le sexe, il existe une redoutable constante dans les préférences pour tel ou tel partenaire (1).

De ce point de vue, nous ne sommes pas égaux devant l'amour. Il existerait bien un « martyr des affreux » (2) : être objet de répulsion, être moins aimé. C'est d'ailleurs un thème largement exploité par la littérature, de *La Belle et la Bête* (Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, 1757) à *Cyrano de Bergerac* (Edmond Rostand, 1897). Faut-il en conclure crûment, tel Paul Léautaud, que « la plupart des liaisons sont faites de "laissés-pour-compte" qui se rencontrent et trompent ensemble leurs regrets ». Autrement dit, l'amour ne concernerait que quelques élus, les autres en étant réduits à choisir un partenaire « par défaut »...

Il existe cependant en matière amoureuse une loi selon laquelle « qui se ressemble s'assemble ». Et cela est vrai tant sur le plan physique, psychologique que social. Sur le plan physique tout d'abord, les couples tendent - en général - à se ressembler. Ainsi constate-t-on statistiquement que les grands, les petits ou les gros s'unissent plus volontiers entre eux (3). La proximité de l'âge est également un critère très important. Les exceptions - grande différence d'âge entre partenaires - sont justement remarquées pour leur exception. La ressemblance des partenaires joue enfin sur les valeurs, les modes de vie, le niveau d'éducation et le milieu social. Il existe

une grande homogénéité sociale des couples et les amoureux partagent très souvent le même univers social et culturel.

Les couples ne voient pas toujours combien ces déterminismes cachés jouent sur leur rencontre. La plupart d'entre eux considèrent en effet que leur rencontre est le fruit du hasard, alors que pour 66 % des unions, les deux conjoints ont fait des études identiques (4). Sur le plan psychologique on parle de d'« accouplement assortatif » et en sociologue d'« homogamie sociale ».

NOTES

(1) Voir D. Buss, *Les Stratégies de l'amour*, InterÉditions, 1994, et P. Gouillou, *Pourquoi les femmes des riches sont belles*, Duculot, 2003, et L. Vincent, *Comment devient-on amoureux ?*, Odile Jacob, 2004.

(2) J. Héritier, *Le Martyre des affreux*, Denoël, 1991.

(3) L. Vincent, *op. cit.*

(4) M. Bozon et F. Héran, « La découverte du conjoint », I et II, *Population*, n° 6, 1987, et n° 1, 1988.

Peut-on apprendre à aimer ?

L'Art d'aimer, du grand poète romain Ovide, est un traité de la séduction où l'auteur donne d'avisés conseils aux jeunes galants sur la façon de s'y prendre pour séduire les femmes. Nous sommes à Rome vers l'an 0, dans une société patriarcale et militaire. Aussi, les propos d'Ovide fleurent bon le machisme. Le point de vue est celui du conquérant, voire du prédateur, il faut savoir prendre une femme de force : « Quand la force triomphe d'une belle, c'est qu'elle l'a bien voulu. » Mais Ovide, et cela est plus actuel, pense que si le but ultime de la séduction est d'accéder au plaisir de l'homme, il suppose aussi celui de la belle. La femme doit être conquise mais aussi respectée (« sois aimable et tu seras aimé »).

L'Art d'aimer est également le titre d'un livre publié en 1956 par Erich Fromm (1900-1980), l'un des philosophes freudo-marxistes de l'école de Francfort. Ignorerait-il le livre d'Ovide ? En tout cas, il ne le cite pas.

« La première démarche qui s'impose est de prendre conscience que l'amour est un art, comme vivre est un art », écrit E. Fromm. On présente souvent l'amour comme un sentiment, un état passif dans lequel on « tombe », alors qu'il relève d'une aptitude que l'on peut entretenir. De plus, notre conception de l'amour est centrée sur son objet (la personne aimée), alors qu'elle devrait l'être sur la relation nouée. En somme, l'on peut et l'on doit apprendre à aimer, comme l'on apprend le piano ou la médecine.

Cette vision de l'amour est élitiste. Elle passe par une théorie de la nature humaine fondée sur l'idée que « le besoin le plus profond de l'homme est de surmonter sa séparation, de fuir la prison de sa solitude ». Une fois rejetées les « solutions partielles » que sont les « états orgiaques », le « conformisme », la dépendance à l'autre, E. Fromm présente sa vraie formule. L'amour authentique suppose de surmonter notre narcissisme ou notre dépendance pour fonder une relation amoureuse basée sur le respect de l'autre. Pour Ovide, l'art d'aimer est un art de la séduction ; pour E. Fromm, une leçon de morale sur le respect d'autrui. Nos deux auteurs

partagent en tout cas l'idée que l'amour n'est pas un sentiment qui va de soi, mais qu'il s'entretient et se cultive.
